Prérequis traductologiques

Jean-René LADMIRAL

Université Paris X - Nanterre

https ://doi.org/10.17184/eac.8010

Résumé : Au nombre des prérequis de la formation des traducteurs et interprètes, il y a un nécessaire enseignement de la traductologie. Cet enseignement apporte un éclairage méthodologique sur la pratique. En outre, il devra comporter une initiation à la réflexion théorique au sein de la traductologie, mais aussi sur cette discipline elle-même. La traduction spécialisée ou professionnelle est quantativement la plus importante spécificité, à plusieurs égards. Mais on ne saurait méconnaître d'autres spécificités, comme les diverses modalités de la « haute traduction ». Surtout : au-delà de la traduction spécialisée, il est maintenant des spécificités propres aux divers « métiers de la traduction » qui font éclater l'idée même de traduction. Fondamentalement, la théorie de la traduction s'autorise de son rapport à la pratique. La première est censée apporter une aide à la seconde : c'est tout le sens de mes « théorèmes pour la traduction ». Cela dit, la théorie de la traduction doit-elle être une théorie générale ? ou doit-il y avoir deux (ou plusieurs) théories différentes selon les spécificités des traductions considérées ?

Mots-clés : enseignement ; haute traduction ; méthodologie ; réflexion ; théorie(s) ; traduction professionnelle ; traductologie.

Abstract: One of the key prerequisites in the training of translators and interpreters is translation studies. This provides a methodological understanding of the practice, and it should include an introduction to theoretical reflection within the field of translation studies, as well as on the discipline itself. Specialised or professional translation is, in terms of volume, the most significant area of focus for many reasons. However, other specialisations should not be overlooked, such as the various forms of "high-level translation." More importantly, beyond specialised translation, there are now specific roles within the "translation professions" that challenge the very idea of what translation is. In its essence, translation theory is rooted in its connection to practice. Theory is meant to support practice, which is the foundation of my "theorems for translation." That being said, should translation theory be a general theory, or should there be two (or more) theories depending on the specific types of translation involved?

Keywords: teaching; specialised translation; methodology; reflection; theory(ies); professional translation; translation studies.

1 Théorie et traductologies

En traduction, il n'y a pas de pratique qui vaille sans théorie, comme se plaisait à le rappeler avec force le regretté André Clas. Au demeurant, c'est là un *topos* philosophique classique, et qui concerne toute activité intellectuelle ou pratique. La

question est de savoir si ladite théorie est articulée explicitement ou si elle reste implicite, voire inconsciente…

La théorie de la traduction est le cœur de la traductologie, dont nous sommes nombreux à penser qu'elle est un prérequis pour la formation des traducteurs. Fondamentalement, la théorie de la traduction s'autorise de son rapport à la pratique. La première est censée apporter une aide à la seconde. Cela correspond à ce que j'appelle la *traductologie productive*.

C'est tout le sens de mes « théorèmes *pour* la traduction »[1]. L'idée de base est de renoncer à l'exigence d'une formalisation du discours traductologique et d'en accepter la possible incomplétude au profit d'une prise en compte concrète de la complexité et de la diversité des pratiques de traduction (*cf.* infra : 5).

Mais cela n'exclut pas d'autres approches méthodologiques au sein de la discipline. C'est ainsi que j'ai été conduit à distinguer « quatre Âges de la traductologie », au sein de l'histoire de cette discipline pourtant encore très jeune. Je me plais à ce propos à parler *cum grano salis* de mon « quatrain traductologique », dans la mesure où les appellations données à ces quatre approches traductologiques riment deux à deux[2].

Avant que ne s'esquisse une traductologie *productive*, en prise sur la démarche de traduire, il a été publié et se publie encore de très nombreux travaux relevant d'une *traductologie descriptive*, essentiellement attachée à l'étude de la traduction dans son rapport au texte original. *Grosso modo*, ces différents travaux tendent à s'en tenir à une analyse *contrastiviste* des différences (et des homologies) linguistiques qu'on peut constater entre le texte-cible de la traduction (Tt) et le texte-source de l'original (To). À moins qu'on aille jusqu'à une évaluation comparative des *effets* littéraires (ou autres) émanant du texte (To) et des difficultés de la traduction à s'y montrer « fidèle ».

Mais la limite fondamentale de cette traductologie est de prendre pour objet la traduction une fois faite : ce que j'appelle un « traduit », par analogie à ce qu'on appelle un produit. Alors que le projet de la traductologie productive est centré sur la démarche de traduire.

Entre temps : sautant par-dessus la modestie de la traductologie productive, qui est pour moi la traductologie d'aujourd'hui, il s'est développé un ensemble de recherches ambitionnant d'apporter une connaissance scientifique (*stricto sensu*) des processus neuro-psychologiques qui sont à l'œuvre dans le travail de l'interprète et du traducteur.

[1] Jean-René Ladmiral, *Traduire : théorèmes pour la traduction* [1979], Paris, Gallimard, rééd. 1994 (coll. « Tel », n° 246). Parallèlement, j'en ai exposé les principes méthodologiques dans mon étude intitulée « Technique et esthétique de la traduction. Quelle théorie pour la pratique traduisante ? », in Actes des *Journées européennes de la traduction professionnelle* (UNESCO, Paris, 25-26 mars 1987) = *Encrages* (Hachette/Université de Paris-VIII : Vincennes à Saint-Denis), n° 17, printemps 1987, p. 190-197 ; voir de même « Nouveauté des "théorèmes pour la traduction" », in Florence Lautel-Ribstein (dir.), *Approches linguistiques contemporaines de la traduction*, Arras, Artois Presses Université, 2021 (coll. « Études linguistiques »), p. 20-31.

[2] Pour un exposé plus approfondi de cette problématique, voir mon étude : « Les quatre âges de la traductologie - Réflexions sur une diachronie de la théorie de la traduction », in *La traduction aujourd'hui : théories et pratiques*, dir. Jean-René Ladmiral et Héba Medhat-Lecocq = *Langues, cultures et sociétés*, vol. 5, n° 1, juin 2019, p. 6-29 : ISSN 2550-651 X – en ligne… J'en ai proposé une version plus succincte dans « Traductologiques », in *Retour à la traduction*, éd. Marie-José Capelle, Francis Debyser et Jean-Luc Goester = *Le français dans le monde*, N° spécial août-septembre 1987, p. 18-25.

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

J'ai rangé ces travaux dans la rubrique d'une *traductologie inductive* ou *scientifique*, qui était pour moi la traductologie de demain, puis d'après-demain[3]. Il n'y a pas lieu d'en traiter plus avant, car il s'agit en l'espèce des éventuels et incertains « prérequis » scientifiques de la traduction, bien au-delà de la formation des traducteurs qui nous occupe ici.

Par ailleurs, il y a aussi ce que j'avais appelé la traductologie *prescriptive* ou *normative*. En fait, c'était un peu un fourre-tout « prélinguistique » où j'ai regroupé études littéraires, opuscules d'ordre philosophique et divers écrits plus ou moins « pédagogiques » sur la façon de bien traduire… C'était à mes yeux la traductologie d'avant-hier.

À vrai dire, je suis porté maintenant à en distinguer les réflexions approfondies relevant d'une philosophie de la traduction, qui viendraient constituer pour ainsi dire un cinquième Âge de la traductologie : celui d'une *traductologie spéculative* ou philosophique. Pour achever mon étiquetage temporel : ce serait la traductologie de toujours… Malgré son grand intérêt pour moi, à titre personnel, je n'en dirai rien ici, parce qu'on est là bien loin des problèmes du marché de la traduction et de la formation des traducteurs professionnels[4].

2 Un paradoxe terminologique

Le type de traduction qu'a pour objet la formation des traducteurs dont nous traitons ici n'est pas, bien sûr, la traduction littéraire. Cette dernière est marquée notamment par un souci primordial de la forme et par une relative auctorialité du traducteur, qui est en général payé (assez chichement) sur le mode des droits d'auteur (avec éventuellement un à-valoir).

Au contraire, avec le genre des traductions qui nous concernent ici, l'opération de traduction s'épuise dans sa fonction de communication des contenus transmis d'une langue (Lo) à une autre (Lt). Si le nom du traducteur fait en l'espèce l'objet d'un effacement, il est en revanche mieux rétribué, sous la forme d'honoraires ou de salaire par exemple. On aura noté que dans la présentation rapide qui vient d'en être faite, j'ai soigneusement évité de qualifier ce genre de traduction.

C'est qu'en effet on est embarrassé par la multiplicité des appellations auxquelles on aura recours. On parlait naguère de « traduction technique » (*lato sensu*) ; on préfère maintenant parler de traduction professionnelle ou de traduction spécialisée, voire de « traduction à orientation spécialisée » (Daniel Gouadec) ; certains proposent l'appellation de traduction pragmatique ou encore de « traduction fonctionnelle » (Jean-

[3] À vrai dire, je n'y crois plus guère et je parlerai plutôt maintenant de la traductologie de jamais ! J'en ai esquissé un bilan critique dans mon Épilogue concluant l'important dossier traitant de différents aspects de cette problématique qu'ont rassemblé Elisabeth Lavault-Olléon et Maria Zimina (dir.) : *Traduction et technologie, regards croisés sur de nouvelles pratiques = Des mots aux actes* (Classiques Garnier), n° 8, 2019 : mon Épilogue « Critiques du modernisme en traductologie », p. 327-343. Cf. aussi un fort dossier publié pour le 50e anniversaire de la revue *Meta* : Hannelore Lee-Jahnke (dir.), *Processus et cheminements en traduction et interprétation = Meta*, vol. 5, n° 2, avril 2005.

[4] Je me suis attaché à baliser ce vaste champ de réflexion dans « Principes philosophiques de la traduction », in *Encyclopédie philosophique universelle*, sous la dir. d'André JACOB : t. IV = *Le discours philosophique*, sous la dir. de Jean-François Mattei, Paris, P.U.F., 1998, p. 977-998. J'en présente aussi certains aspects dans mon livre : *Sourcier ou cibliste*. Les profondeurs de la traduction, Paris, Les Belles Lettres, rééd. 2015 et 2024 (coll. « Traductologiques »), p. 157 sqq.

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

Claude Gémar). Sont-ce là des synonymes ? Y a-t-il des nuances à y apporter ? Et quels problèmes cela pose-t-il ? En tout cas, aucune de ces appellations n'est vraiment satisfaisante.

La dite traduction « technique » désignait non seulement la traduction technique (*stricto sensu*), avec la pluralité extrêmement nombreuse des techniques de plus en plus « pointues » auxquelles elle renvoie, mais encore la traduction des textes scientifiques, des discours de métiers, et même la traduction juridique… Par ailleurs, il arrive qu'un traducteur littéraire vive (mal) de ses traductions. Ne peut-on pas dire alors que c'est un traducteur « professionnel » ? Ou encore : certains traducteurs littéraires traduisent essentiellement un auteur (ce qui, très rarement, pourra constituer une « rente », si leur auteur accède à une très grande notoriété, notamment au plan théâtral) ; de même, certains traduisent seulement des textes de philosophie (ce qui demande une compétence spécifique) ou de sciences humaines. Dans ces derniers cas, n'a-t-on pas affaire à des formes de traduction « spécialisée » ? Ainsi voit-on qu'il y a une marge de flou dans ces diverses appellations. Il n'est pas jusqu'à la catégorie de « traduction littéraire » qui ne doive elle-même être relativisée et élargie, à l'instar de ladite traduction « technique » … Sans parler de la formule de traduction « non-littéraire » (Gisela Thiel), qui n'a qu'un sens privatif.

Cela dit, je veux faire un sort particulier au concept de *traduction pragmatique*. D'abord, c'est un calque de l'allemand (même s'il a été repris par plusieurs auteurs, à la suite de Jean Delisle). Pour commencer, ce germanisme agace le germaniste que j'ai été (et que je suis encore) : il affecte le mot d'un sens qu'il n'avait pas en français et qui ne me paraît pas s'imposer. Surtout : l'utilisation du mot pragmatique dans ce contexte risque d'introduire, par excès, une incertitude sémantique et un certain flou conceptuel, pour autant que ce terme est très polysémique, avec déjà cinq ou six acceptions différentes.

On a le sens courant, quand on dit par exemple qu'un politicien est « pragmatique » ou opportuniste. Il y a la philosophie pragmatique de certains penseurs américains : c'est le pragmatisme de William James ou de John Dewey. La pragmatique, c'est aussi une sous-discipline de la linguistique, qui renvoie à la sémantisation spécifique venant surdéterminer un énoncé linguistique dans un contexte concret de communication. Par exemple, quand je demande à mon voisin de table : « Est-ce que tu peux me passer le sel ? », la bonne réponse n'est pas : « oui, je peux » ! mais ce sera de me tendre la salière… Le *sens pragmatique* de l'énoncé ne se limite pas au sens *strictement linguistique* de ses signifiants. Et encore, il y a en outre bien d'autres sens que revêt le concept de pragmatique…

Finalement, avec la pluralité d'appellations que je me suis attaché à récapituler concernant le genre de traductions qui nous intéresse, nous nous trouvons confrontés à un *paradoxe terminologique*. En effet, nous savons tous très bien de quoi il s'agit, mais sans pouvoir nous arrêter à la qualification qui convient, à la fois précise et satisfaisante. En termes linguistiques : nous avons bien le *référent* désigné, donc ; mais le

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

signifié est d'une généralité éclectique ; et surtout nous ne disposons pas du *signifiant* adéquat[5].

Au reste, cette abondance « polyonymique » de dénominations concurrentes ne satisfait pas à l'idée qu'on se fait couramment de la terminologie, dont la rigueur et l'univocité sont censées encadrer les aléas idiomatiques des langues naturelles et les normer en soumettant leur lexique à des exigences disciplinaires. Plus grave : on peut déplorer qu'en cela un *prérequis terminologique* manque au principe même de la discipline traductologique. Ainsi la question terminologique prend-elle une dimension épistémologique…[6]

S'agissant de l'ensemble de cette vaste problématique, l'idéal serait de restituer la présentation descriptive qui en a été esquissée dans le cadre théorique plus approfondi d'une typologie de traduction. Il y a là l'un des prérequis traductologiques de la question – que j'ai évoqué rapidement lors de notre colloque, le 14 février 2019, mais dont il me faut renoncer à traiter ici car cela nous entraînerait trop loin[7].

3 Traduction professionnelle et formation fondamentale

La traduction spécialisée ou professionnelle est la spécificité quantitativement la plus importante, mais on n'en saurait pour autant méconnaître d'autres spécificités, comme les diverses modalités de ce que j'appelle la *haute traduction*. J'entends par là la *traduction des œuvres*. Je reprends en cela une formule d'Antoine Berman, qui désignait ainsi la traduction des œuvres littéraires, et je lui donne un sens plus large, en y intégrant la traduction des grands textes de la philosophie. À quoi il convient d'ajouter la traduction des Textes sacrés.

Il est bien clair que la traduction philosophique proprement dite ne nous concerne pas directement ici, car son ambition intellectuelle est à l'évidence trop élevée, trop conceptuelle et trop abstraite. Sans aller jusque-là, je tiens que la traduction des *textes d'idées* présente un réel intérêt pour nous. J'ai la conviction qu'il est éminemment souhaitable qu'il revienne à la traduction littéraire et à la traduction des textes d'idées une certaine place au sein de nos *cursus* de formation des traducteurs. Certes, cette place devra rester très limitée pour ne pas empiéter sur les apprentissages de traduction spécialisée.

Mais de tels îlots de « haute traduction » sont de nature à *irradier*, dans le cadre général de la formation des traducteurs. Il s'agit par là d'apporter un « supplément

[5] J'ai traité de cette problématique de conceptualisation dans le cadre de mon étude intitulée « Traduction philosophique, traduction spécialisée, même combat ? », in Elisabeth Lavault-Olléon (éd.), *Traduction spécialisée : pratiques, théories, formations*, Berne, Peter Lang, 2007 (coll. « Travaux Interdisciplinaires et Plurilingues en Langues Étrangères Appliquées », vol. 10), p. 115-145, *speciatim* p. 116 sqq.

[6] Plus généralement, dans le contexte qui nous occupe : *cf.* Héba Medhat-Lecocq, *Terminologie comparée et traduction.* Approche interdisciplinaire, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2021 (coll. « InterCulturel », dir. Jean-Michel Benayoun).

[7] Je suis plus explicite dans mon Épilogue déjà cité (en note 3) « Critiques du modernisme en traductologie » », p. 327-343, *speciatim* p. 336-338. – Sur la typologie de la traduction, *cf.* les travaux de Katharina REISS et notamment *Problématiques de la traduction*, traduction et notes de Catherine A. Bocquet, Paris, Economica/Anthropos, 2009, p. 107-142 ; ainsi que la critique que j'en avais faite à partir de ses travaux antérieurs dans le cadre de mon étude intitulée « Éléments de traduction philosophique », in Jean-René Ladmiral et Henri Meschonnic (éds), *La traduction* = Numéro thématique de la revue *Langue française*, N° 51, septembre 1981, p. 19-34, *speciatim* p. 19-23.

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

d'âme » permettant à nos apprentis traducteurs de se déprendre d'une approche trop techniciste et trop restrictivement « professionnalisante ». C'est une façon de se réapproprier une meilleure maîtrise du langage, en « langue maternelle » (L1 = LA) mais aussi, par voie de conséquence, en langues « étrangères » (L2 = LB, LC…), tant il est vrai que l'acquisition de la langue maternelle est aussi celle du langage en général et de la pensée dont il est le fondement.

J'y vois un prérequis traductologique essentiel pour contribuer à l'exigence d'une *formation fondamentale* de nos étudiants. Cela est d'autant plus nécessaire qu'on assiste de plus en plus à un effondrement tendanciel de la culture générale et de la maîtrise langagière au sein des jeunes générations[8].

En tout cas, cela correspond au projet pédagogique qu'il m'a été donné de mettre en place au sein de l'I.S.I.T. (Institut Supérieur d'Interprétation et de Traduction) de Paris, sous la direction de Françoise de Dax puis de Marie Mériaud. Parallèlement à mon cours théorique de traductologie générale, j'y ai animé un « séminaire de traductologie appliquée » associant à la réflexion traductologique les éléments ponctuels d'une pratique de traduction exigeante prenant pour objet des textes relativement difficiles. Il y avait là un défi pédagogique motivant et formateur pour nos étudiants qui sont (étaient ?) d'un très bon niveau[9].

4 Penser la traduction au pluriel

Comme il a été marqué d'emblée (*cf.* supra 1), la théorie traductologique est un prérequis fondateur de la formation des traducteurs et interprètes. Tel est en tout cas le postulat que partagent la plupart d'entre nous qui participons à ces formations professionnalisantes. Mais l'expérience prouve que certains bons traducteurs ont acquis l'équivalent de cette formation fondamentale « sur le tas », sans en passer par la traductologie. Soit que leur culture générale leur ait fourni des outils conceptuels leur permettant de penser leur pratique, soit que leur intuition et leur intelligence y ait suppléé. C'est ainsi qu'il m'a bien fallu admettre que, dans quelques cas (très rares), tel ou tel étudiant me rendait une copie excellente, quasiment sans avoir assisté à mon cours ! Encore une leçon de modestie pour les formateurs que nous sommes… En tous cas, voilà déjà une expérience (minimaliste !) qui va dans le sens d'une relation au pluriel avec la traduction…

Quoi qu'il en soit, la traductologie demande réflexion. Et d'abord : la pluralité des théories traductologiques fait problème. Non pas tant au niveau intellectuel de la recherche, où les controverses opposant ces différentes théories peuvent être vues comme un gage de fécondité heuristique[10].

[8] Là encore, je ne fais qu'indiquer cette perspective et je renvoie à mon étude précédemment citée (en note 3), où je traite en détail de cette vaste problématique que constitue la didactique de la traduction : « Traduction philosophique et traduction spécialisée… », p. 122-126. Cf. aussi ma préface à Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, *Interpréter pour traduire*, Paris, Les Belles Lettres, 2014 (coll. « Traductologiques »), p. XI -XXXVIII, *speciatim* p. XXIX-XXXIV.

[9] Cela fera l'objet d'une prochaine étude associant étude de cas et réflexion théorique générale. Entre temps, à titre d'exemple, *cf.* mon étude intitulée « Explicitation-cible – Dans l'atelier du traducteur », in *Impliciter, expliciter.* L'intervention du traducteur, sous la dir. de Valérie Bada, Céline Letawe, Christine Pagnoulle, Patricia Wilson, Presses Universitaires de Liège, 2018 (coll. « Truchements »), p. 249-253.

[10] Très tôt, il m'est apparu (dans le sillage des enseignements de Jean Dubois et Joseph Sumpf) que, par opposition au discours didactique, le discours scientifique (*lato sensu*) comporte une dimension *polémique* :

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

Mais au niveau pédagogique : comment bâtir un enseignement de traductologie sur ces bases incertaines ? et ce, au sein de nos écoles de traduction, où la place consentie à cet enseignement est nécessairement très réduite. Surtout, ce pluralisme des théories de la traduction tend à « décrédibiliser » la traductologie elle-même. Par voie de conséquence, cela aura pour effet de démotiver nos étudiants, dont nous savons au demeurant que leur formation d'ensemble ne les porte pas aux délices de la réflexion théorique… Un peu comme les gens du commun récusent *a priori* toute philosophie au motif que tous ces philosophes, qui entendent exercer le ministère de la raison, ne sont même pas d'accord entre eux !

C'est pour toutes ces raisons que je me suis risqué à plaider pour un « tournant œcuménique » en matière de théories traductologiques[11]. Mais quand bien même un tel *projet* ferait consensus parmi les traductologues, et il n'est rien moins sûr que cela soit possible ; il est un clivage que certains penseurs (ou poètes) de la traduction maintiennent au niveau *méta-théorique*.

Ainsi un Antoine Berman part-il du principe qu'il convient de distinguer deux théories de la traduction selon les types de traductions concernés. À l'en croire, la traduction de ce qu'il appelle la « parole creuse » (ce qui est censé correspondre à la traduction professionnelle) ne relève que d'une théorie de la communication (en un sens restrictif de ce dernier terme) du sens (dénotatif) des énoncés ; alors que la « traduction des œuvres », littéraires, en appellerait à une théorie de la traduction d'esprit littéraliste. Cette position, que je viens de présenter rapidement, est à peu près aussi celle d'Henri Meschonnic.

En fait, on a là le retour de l'immémoriale problématique du littéralisme, qui traverse toute l'histoire de la traduction, et que j'ai reprise sur nouveaux frais dans les termes de l'opposition entre *sourciers* et *ciblistes*. Comme on sait, les sourciers s'attachent aux *signifiants* de la *langue-source* ; alors que les ciblistes mettent l'accent sur le signifié, le sens, ou mieux sur les *effets* induits par la « parole » (au sens saussurien du mot), c'est-à-dire par le *texte* ou l'œuvre, en mobilisant les ressources propres à la langue-*cible*[12].

Il y aurait là beaucoup à dire. Nous ne pouvons bien évidemment qu'en rester au seuil du vaste ensemble des problèmes que pose une esthétique de la traduction, qui met en cause le statut de ce qu'est un texte littéraire et le concept même de traduction littéraire, la théorie des genres littéraires et les modalités de traductions qui en découlent, les enjeux de l'auctorialité, etc[13]. Mais, sans entrer dans le débat de

voir mon étude sur « Le discours scientifique », in *Revue d'ethnopsychologie*, 26e Année/N° 2-3 septembre 1971, p. 153-191, *speciatim* p. 173 sqq.

[11] « Pour un tournant œcuménique en théorie de la traduction », in *Traduire : un métier d'avenir*, sous la dir. de Christian BALLIU, Bruxelles, Éditions du Hazard, 2008 (coll. « Traductologie »), vol. 1, p. 11-32. Dans cette étude, je me suis efforcé de mettre en évidence une articulation positive entre ces diverses théories, tout en restituant cette question dans le contexte plus large d'une réflexion épistémologique sur les sciences humaines et d'une histoire culturelle de la réflexion intellectuelle au sein de laquelle elles se sont fait jour. Par ailleurs, entre temps, il m'apparaît que l'expression « tournant œcuménique » est maladroite, compte tenu de la multiplication desdits « tournants » et je préfère parler d'un « *projet* œcuménique ».

[12] Je ne m'étends pas sur cette problématique fondamentale qui fait tout l'objet de mon livre *Sourcier ou cibliste*, *op. cit.*

[13] Cf. Jean-René Ladmiral, *Della traduzione*. Dall'estetica all'epistemologia, a cura di Antonio Lavieri, Modène, Mucchi Editore, 2009 (coll. « Strumenti »). Il y a là un chantier de recherche immense, et déjà amplement étudié, qui fournirait matière à une bibliographie quasiment illimitée…

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

fond, je dirai qu'il est éminemment discutable d'affirmer que les traductions littéraires doivent être littérales. À mes yeux, c'est justement le contraire ! Cela dit, il y a quelque chose de vrai *a contrario* dans la méta-théorie de la traduction selon Berman : c'est que les traducteurs professionnels sont tous ciblistes. En revanche, il s'en faut de beaucoup que les bons traducteurs littéraires soient réellement sourciers. S'il en était ainsi, cela poserait un vrai problème au plan théorique.

La question est : la théorie de la traduction doit-elle être une théorie générale ? conviendrait-il qu'il y eût deux, voire plusieurs théories différentes ? selon les spécificités des traductions considérées… Comme Fortunato Israël, je tiens que s'il est possible de prendre au sérieux l'exigence théorique, ce doit être une *théorie générale de la traduction*. C'est pour moi un prérequis traductologique primordial. Faute de quoi, on n'aurait qu'un assemblage juxtaposant plusieurs éléments de théories *ad hoc*, différentes et même opposées. Ce serait ramener la théorie traductologique à une disparité de « terrains » ; et ce serait la commettre à la typologie de la traduction[14].

5 Quelle théorie ? prérequis de la pratique

Une fois admis le principe d'une théorie générale, reste à en préciser le statut. Une théorie générale, ce n'est pas nécessairement une théorie unitaire et monolithique à la manière de la construction formalisée de ce qu'on appelle, dans le jargon de l'axiomatique, une « théorie hypothético-déductive », pour désigner par exemple une géométrie. Cela vaut pour les théories élaborées dans les sciences exactes. En sciences humaines – et en particulier en traductologie – les théories proposées tendent à s'inspirer de cet idéal. Mais ce ne peut être qu'un rapprochement analogique, pour ne pas dire une subreption dans certains cas…[15]

C'est ainsi que j'en suis venu à distinguer *deux concepts de théorie*. D'un côté : *une théorie* est une construction formalisée, marquée par sa cohérence rigoureuse et son architectonique unitaire (telle que définie plus haut). D'un autre côté, j'introduis un concept différent de théorie. Il s'agit de « faire la *théorie* » de tel domaine particulier de la réalité, comme la traduction par exemple. En ce sens-là, la théorie n'est pas tant une construction théorique qu'un espace de réflexivité théorique qui ouvre un chantier de discursivité prenant en charge les problèmes posés au sein d'un champ d'études spécifique !

Dans cette logique, le pluralisme des théories de la traduction n'aura pas lieu d'être conçu dans un esprit exclusiviste, obéissant au classique principe de tiers exclu, avec pour corollaire les problématiques souvent stériles que cela entraîne.

Il s'agit au contraire de développer un discours traductologique visant à articuler les unes aux autres les différentes théories en présence, apparemment opposées : et ce, dans la perspective « œcuménique » d'une méta-théorie d'esprit herméneutique. Ainsi

[14] Sur la méta-théorie fallacieusement dualiste de la traduction : *Sourcier ou cibliste…*, p. 233-236. Quant à la typologie de la traduction, *cf.* supra note 7.

[15] Il ne m'est pas possible de développer ici la matière de mon cours d'épistémologie des sciences humaines (qui fera l'objet d'une prochaine publication). En attendant, j'en ai présenté les linéaments dans ma préface à *Traduire : transmettre ou trahir ?* Réflexions sur la traduction en sciences humaines, sous la direction de Stephanie Schwerter et Jennifer K. Dick, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2013, p. XI-XVI, ainsi que dans la préface à la réédition de *Traduire : théorèmes pour la traduction*, p. VI sq.

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

étoffée, la réflexion traductologique apporte-t-elle des clartés complémentaires sur les multiples aspects de la pratique traduisante, en tant que telle, qui reste la pierre de touche de toute traductologie.

Il ne m'est pas possible de développer plus avant ces réflexions qui font le lien entre la traductologie et la philosophie des sciences ; et je dois encore une fois renvoyer à une étude déjà citée[16]. Mais il m'a semblé légitime d'y faire référence dans la mesure où cette étude, encore relativement récente, m'est apparu expliciter les prérequis théoriques de la traductologie que je me suis attaché à constituer depuis quelques décennies. Comme quoi, la logique d'une recherche individuelle peut parfois ménager des surprises à celui-là même qui en est l'auteur. Mais, à bien y réfléchir : ces surprises, n'est-ce pas le propre de la recherche ? On voudra bien me pardonner cette confidence personnelle, dans la mesure où elle revêt à mes yeux un intérêt méthodologique, bien au-delà de ma propre expérience…[17]

Toujours est-il que dès le début de mes expériences de traducteur, puis comme jeune chercheur en linguistique et en traductologie, il m'a semblé d'emblée que l'articulation de la théorie traductologique à la pratique traduisante ne correspondait aucunement à la logique linéaire d'une *application*, comme c'est le cas de la science à la technique. Aussi convenait-il que le traductologue renonce à tenir un discours « scientifique » (*stricto sensu*), unitaire, systématique et totalisant.

C'est pourquoi j'ai bien marqué que ma traductologie ne proposait pas « *la* théorie », la seule, la vraie, ni même « *une* théorie », celle-là parmi d'autres, mais « de la théorie », et même plus précisément « des théorèmes ». Comme on dit « du beurre » ou « des cerises » …C'était le moyen de « coller » à la pratique en travaillant à une *casuistique de la traduction*[18]. D'où l'intitulé de mon livre : « théorèmes pour la traduction ». Le prérequis traductologique fondateur n'est autre que la pratique traduisante elle-même.

6 Des théorèmes

Concrètement quelle(s) forme(s) ces théorèmes peuvent-ils prendre ? À mon sens, on peut envisager deux cas de figure (que je vais illustrer sommairement).

L'essentiel, ce sont des *théorèmes généralistes* qui, comme la traductologie pour laquelle je plaide (avec d'autres, comme l'ÉSIT), ne sont pas circonstanciés à tel ou tel couple de langues. Ainsi en va-t-il du *théorème de dichotomie*, qui prend en compte le fait qu'il arrive souvent qu'on ne trouve pas d'équivalent-cible « direct » vraiment adéquat à l'item-source qu'il convient de traduire. On devra donc opter entre deux (ou plusieurs) traductions « obliques » partiellement décalées par rapport à l'original, quitte à devoir compenser d'une façon ou d'une autre cet effet d'entropie traductive, en principe minimal. À vrai dire, ce théorème de dichotomie est un méta-théorème,

[16] « Pour un tournant œcuménique en théorie de la traduction », *loc. cit.*

[17] Ces différents aspects de la recherche faisaient l'objet d'un colloque international sur *Traduction et innovation* associant l'Université Paris-Diderot (UP7) et l'Université d'Illinois (13-15 décembre 2012), dont les Actes ont été publiés : *Translation As Innovation.* Bridging the Sciences and the Humanities, Edited by Patricia M. Phillips-Batoma & Florence Xiangyun Zhang, Victoria, TX, Dalkey Archive Press, 2016. Voir notamment ma contribution, où j'aborde la problématique de l'égo des chercheurs : « Sur la recherche en traduction », p. 393-407, *speciatim* p. 403 sq.

[18] « Technique et esthétique de la traduction… », *loc. cit.* (cité en note 1), p. 195.

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

dont j'ai été amené à décliner plusieurs variantes ou modalités pour faire droit à la diversité des conjonctures de traduction : surtraduction ou sous-traduction, terminologisation ou idiomatisation, transparence ou dissimilation…[19]

Mais il faut admettre qu'il y a aussi place pour des *théorèmes contrastifs* que la pratique traduisante nous conduit à induire concernant certains couples de langues. Par exemple : de l'allemand-source (et de l'anglais-source), il convient en français-cible, de rétablir les connecteurs interphrastiques, au lieu de se contenter de juxtaposer de façon paratactique les phrases les unes après les autres. Il y a là deux logiques tendancielles différentes en matière de linguistique du texte. Parallèlement, je me suis plu à donner aussi une formulation humoristique à ce théorème. C'est le « théorème du gruyère syntaxique » ! En effet, les textes allemands (et anglais) ont des « trous », à la différence d'un texte français où lesdits connecteurs interphrastiques viennent « boucher ces trous ».

D'une façon générale, j'essaie de qualifier mes théorèmes par une double appellation : la première, linguistique et traductologique ; et la seconde, ludique et notamment culinaire. Dans ce second registre, j'ai le « théorème de sauce », le « théorème du gâteau au four », le « théorème des belles oranges », le « théorème du camembert paradoxal »… Et c'est sur cette note humoristique que je conclurai.

7 Postface

Il n'est guère de coutume qu'un auteur préface ou, en l'occurrence, postface ses propres écrits. Si j'ai cru bon d'enfreindre ici l'usage, c'est pour m'expliquer de quelques aspects de la présente étude qui auront pu en étonner certains. Ce m'est aussi l'occasion de hasarder quelques réflexions qu'on pourrait dire méthodologiques touchant l'écriture académique et les publications en sciences humaines.

Comme il m'a été fait l'honneur d'ouvrir notre colloque (14-15 février 2019), dont ce sont ici les Actes, par une contribution d'ordre théorique (et donc relativement générale), il m'a paru utile de passer en revue quelques-uns des problèmes qui devaient être posés. Parmi ces derniers, il en est dont j'avais traité en diverses occasions. Et à l'inverse, j'esquisse ici en outre des considérations qui feront l'objet de travaux à venir. Dans les deux cas, vers l'aval et vers l'amont, cela correspond aux prérequis de mes recherches et, plus généralement, à une logique immanente à toute réflexion théorique. D'où le caractère récapitulatif, sinon répétitif, et un peu « sténographique » de la présente étude.

Au demeurant, la tendance à citer ses propres travaux est une habitude très répandue (et qu'on pourra trouver agaçante) dans les publications de nos disciplines. Outre la logique du contenu lui-même, cela évite d'avoir à se répéter. J'ajoute que c'est pour moi une façon de signaler plusieurs publications collectives où figurent les études citées. Il se publie en effet un très grand nombre de volumes collectifs, Actes de colloques, Numéros spéciaux de revues, ouvrages à thème réunissant plusieurs auteurs,

[19] J'ai traité de ce théorème dichotomie dans plusieurs articles, notamment : « Le prisme interculturel de la traduction », in *Palimpsestes*, n° 1 (1997), p. 15-30, *speciatim* p. 21-29 ; ainsi que « Analogie et littéralité à la lumière de la traduction », in Actes du colloque de Grenade (17-19 septembre 2014) : *Analogie, figement et polysémie*, éd. Salah Mejri = *Language Design :* Special Issue, 2016, p. 421-435, *speciatim* p. 430-432.

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

etc. – auxquels nous apportons les uns et les autres nos contributions. Mais, très rapidement, ces divers ouvrages, éparpillés au plan international, « disparaissent des écrans radar » pour la plupart. Il paraissait donc salutaire de prendre occasion de les évoquer, pour remédier à cette déperdition publicataire et intellectuelle.

Plus fondamentalement : se pose aussi le problème de *l'égo des chercheurs*, auquel il a été brièvement fait allusion (*cf.* supra : note 5). Sous la pression universitaire du *publish or perish*, nombreux sont ceux qui se trouvent emportés par une pulsion immodérée de publier, où leurs ambitions de carrière le disputent à un narcissisme auctorial. À telle enseigne que les chercheurs sont conduits à investir leur patronyme quasiment comme la marque commerciale d'un produit sur le marché : le *moi publicataire* tend à devenir un *moi publicitaire* ! Au vrai, ce n'est pas illégitime et cela nous vaut bien des articles intéressants au sein de cette inflation publicataire.

Dans cette dynamique d'écriture, j'ai très tôt décidé à titre personnel de renoncer au fameux « *nous* de modestie » prôné par la rhétorique académique traditionnelle. Certaines conjonctures singulières l'exigeaient[20]. Mais, plus généralement je me suis trouvé « embarqué » dans un certain nombre de controverses qui m'ont amené à tenir un discours polémique et argumenté dans le cadre duquel le détachement affiché par ledit « *nous* de modestie » n'était plus de mise, compte tenu de la véhémence de certains échanges qui mettaient en cause indirectement les personnes elles-mêmes…

J'en suis venu à poser le principe d'un « *JE de modestie* »…[21] La formule n'est paradoxale qu'en apparence. En effet, loin d'être un oxymore cauteleux destiné à masquer la résurgence subreptice d'un narcissisme d'auteur, c'est une façon de plaider pour une *resubjectivation* du discours de la recherche en sciences humaines (SH) ainsi que dans les études littéraires et culturelles (ELC), à l'articulation desquelles se situe la traductologie. Encore une fois, le discours de la recherche est marqué par le fait qu'il est daté et signé, mais aussi souvent polémique (*cf.* supra note 10). C'est pourquoi je m'inscris en faux très fermement contre la consigne éditoriale proclamée par certains qui, pour « faire scientifique », demandent aux auteurs dont ils publient un texte l'effacement du sujet d'énonciation, du lieu « d'où il parle » et de toute référence au contexte concret. C'est à mon sens un contresens épistémologique complet ! Pire ! philosophiquement, c'est donner dans le positivisme et le technicisme qui tendent à effacer l'homme lui-même – ce qui est pour le moins extravagant s'agissant des sciences humaines…

Les éléments de vérité que nous nous attachons à mettre en lumière ne tombent pas du Ciel ! ils sont produits par des chercheurs, enracinés dans leurs contingences, avec leurs limites mais parfois avec le bonheur heuristique de la découverte. D'où l'échéance épistémologique d'une resubjectivation que je viens d'évoquer. Au départ,

[20] Voir mon texte sur « Le corps entre deux langues », in Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky, *La Communication interculturelle*, Paris, Les Belles Lettres, rééd. 2015, p. 77-94, *speciatim* p. 88.

[21] C'est à l'occasion de la conférence que j'ai donnée au colloque d'Istanbul sur « la Traduction sous tous ses Aspects au Centre de Gravité du Dialogue international », qui s'est tenu du 21 au 23 octobre 2009, à l'invitation d'Hasan Anamur, que j'ai hasardé cette formule. Elle fait figure de provocation humoristique et elle a fait sourire des collègues proches comme mon ami Philippe Rothstein, qui était là et qui a donc assisté à la « naissance » de ce concept, et l'a approuvée. Mais il est bien clair qu'à mes yeux il convient de prendre cette idée au sérieux, à la lettre.

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

il y a la *subjectivité* du chercheur. Cela peut aller jusqu'à la confidence biographique (comme je m'y suis laissé aller), dès lors que le discours tenu s'astreint au contrôle de la rationalité et des canons méthodologiques de la discipline. De toute façon, c'est la réalité !

Cela va de pair avec ledit « *je* de modestie ». À travers la *modestie* affichée de ce JE, l'égo du chercheur n'est pas mis en avant (par excès) mais, pour ainsi dire, mis en retrait (par défaut) au sens où c'est une façon expresse de reconnaître que les thèses qu'il avance sont, par construction, sujettes à discussion. Comme la présente étude…

Références bibliographiques

Ladmiral, Jean-René (2021), « Nouveauté des "théorèmes pour la traduction" », in Florence Lautel-Ribstein (dir.), *Approches linguistiques contemporaines de la traduction*, Arras, Artois Presses Université (coll. « Études linguistiques »), p. 20-31.

Ladmiral, Jean-René (2019), « Les quatre âges de la traductologie – Réflexions sur une diachronie de la théorie de la traduction », in Jean-René Ladmiral et Héba Medhat-Lecocq (dir.) : *La traduction aujourd'hui : théories et pratiques* », in revue *Langues, cultures et sociétés*, vol. 5, n° 1, juin 2019, p. 6-29 : ISSN 2550-651 X – (en ligne) : https://revues.imist.ma/index.php/LCS/article/view/16199.

Ladmiral, Jean-René (2019), « Critiques du modernisme en traductologie », Épilogue in Elisabeth Lavault-Olléon et Maria Zimina (dir.) : *Traduction et technologie, regards croisés sur de nouvelles pratiques = Des mots aux actes* (Classiques Garnier), n° 8, 2019, p. 327-343.

Ladmiral, Jean-René (2018), « Explicitation-cible – Dans l'atelier du traducteur », in *Impliciter, expliciter*. L'intervention du traducteur, sous la dir. de Valérie BADA, Céline LETAWE, Christine PAGNOULLE, Patricia WILSON, Presses Universitaires de Liège, 2018 (coll. « Truchements »), p. 249-253.

Ladmiral, Jean-René (2015), *Sourcier ou cibliste*. Les profondeurs de la traduction, Paris, Les Belles Lettres, rééd. 2015 et 2024 (coll. « Traductologiques »), p. 157 sqq.

Ladmiral, Jean-René (2015), « Le corps entre deux langues », in Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky, *La Communication interculturelle*, Paris, Les Belles Lettres, rééd. 2015, p. 77-94.

Ladmiral, Jean-René (2009), *Della traduzione*. Dall'estetica all'epistemologia, a cura di Antonio Lavieri, Modène, Mucchi Editore (coll. « Strumenti »).

Ladmiral, Jean-René 2008), « Pour un tournant œcuménique en théorie de la traduction », in *Traduire : un métier d'avenir*, sous la dir. de Christian BALLIU, Bruxelles, Éditions du Hazard (coll. « Traductologie »), vol. 1, p. 11-32.

Ladmiral, Jean-René (2007), « Traduction philosophique, traduction spécialisée, même combat ? », in Elisabeth LAVAULT-OLLÉON (éd.), *Traduction spécialisée : pratiques, théories, formations*, Berne, Peter Lang (coll. « Travaux Interdisciplinaires et Plurilingues en Langues Étrangères Appliquées », vol. 10), p. 115-145.

Ladmiral, Jean-René (2005), « Le "*salto mortale* de la déverbalisation" », in Hannelore LEE-JAHNKE (dir.), *Processus et cheminements en traduction et interprétation = Meta*, vol. 5, n° 2, avril 2005.

Ladmiral, Jean-René (1998), « Principes philosophiques de la traduction », in *Encyclopédie philosophique universelle*, sous la dir. d'André Jacob : t. IV = *Le discours philosophique*, sous la dir. de Jean-François MATTEI, Paris, P.U.F., p. 977-998.

Ladmiral, Jean-René (1997), « Le prisme interculturel de la traduction », in *Palimpsestes*, n° 1 (1997), p. 15-30.

Ladmiral, Jean-René (1994), *Traduire : théorèmes pour la traduction* [1979], Paris, Gallimard, rééd. 1994 (coll. « Tel », n° 246)

Ladmiral, Jean-René (1987), « Technique et esthétique de la traduction. Quelle théorie pour la pratique traduisante ? », in Actes des *Journées européennes de la traduction professionnelle* (UNESCO, Paris, 25-26 mars 1987) = *Encrages* (Hachette/Université de Paris-VIII : Vincennes à Saint-Denis), n° 17, printemps 1987, p. 190-197.

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

Ladmiral, Jean-René (1987), « Traductologiques », in *Retour à la traduction*, éd. Marie-José Capelle, Francis Debyser et Jean-Luc Goester = *Le français dans le monde*, N° spécial août-septembre 1987, p. 18-25.

Ladmiral, Jean-René (1981), « Éléments de traduction philosophique », in Jean-René Ladmiral et Henri Meschonnic (éds), *La traduction* = Numéro thématique de la revue *Langue française*, N° 51, septembre 1981, p. 19-34, *speciatim* p. 19-23.

Ladmiral, Jean-René (1971), « Le discours scientifique », in *Revue d'ethnopsychologie*, 26e Année/N° 2-3 septembre 1971, p. 153-191, *speciatim* p. 173 sqq.

M. Phillips-Batoma, Patricia et Xiangyun Zhang, Florence (dir.) (2016), *Translation as Innovation.* Bridging The Sciences and the Humanities (*Traduction et innovation : une passerelle entre les sciences et les humanités*), éd. Dalkey Archive Press.

Medhat-Lecocq, Héba (2021), *Terminologie comparée et traduction.* Approche interdisciplinaire, Paris, Éditions des archives contemporaines (coll. « InterCulturel », dir. Jean-Michel Benayoun).

Pamies Antonio, Monneret Philippe et Mejri Salah (éds.) (2016), *Analogie, figementet polysémie* = Language Design : Special Issue, 2016.

Reiss, Katharina (2009) *Problématiques de la traduction*, traduction et notes de Catherine A. BOCQUET, Paris, Economica/Anthropos, p. 107-142.

Seleskovitch, Danica et Lederer, Marianne (2014), *Interpréter pour traduire*, Paris, Les Belles Lettres (coll. « Traductologiques »), p. XI -XXXVIII, *speciatim* p. XXIX-XXXIV.

Sshwerter, Stephanie et K. Dick, Jennifer (dir.), *Traduire : transmettre ou trahir ?* Réflexions sur la traduction en sciences humaines, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2013, p. XI-XVI.

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281